



**HAL**  
open science

## La délocutivité généralisée

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala. La délocutivité généralisée . 2014. hal-01349879v3

**HAL Id: hal-01349879**

**<https://auf.hal.science/hal-01349879v3>**

Preprint submitted on 10 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Résumé :

Le but de cet article est de mettre en évidence que la délocutivité ne peut pas être restreinte dans un rapport morphologique entre une locution et son dérivé délocutif. En vertu de la généralisation de la performativité, la délocutivité ne peut non plus être que généralisée. Le mouvement de cette généralisation se fait en deux étapes. Tout d'abord, et tout le monde s'accorde là-dessus, le dérivé délocutif accomplit de manière identique ou quelque peu modifiée la force illocutoire de sa base. Ensuite, il arrive très souvent que le délocutif subit une surdélocutivité. Si dans la première délocutivité s'établit un rapport d'homothétie, dans la surdélocutivité le rapport est du même au même et qualifié d'autodélocutif. Dès lors, la délocutivité peut concerner n'importe quelle catégorie linguistique.

Mots clés, base, dérivé, onomatopée, délocutif, performatif, surdélocutif

Abstract :

The purpose of this article is to highlight that the delocutivite cannot be restricted in a morphological relationship between a phrase and its delocutif derivative. Under the generalization of the performative, the delocutivite cannot be without generalization too. The movement of this generalization is done in two steps. First of all, and everyone agrees on it, the delocutif derivative performs in a manner identical or slightly modified the illocutionary force of its base. Then, it happens very often that the delocutif undergoes a surdelocutivite. If in the first delocutivite is a homothety report, in the surdelocutivite the ratio is the same at the same and qualified as "autodelocutif". Therefore, the delocutivite can be any language category

Key words: base, derived, onomatopoeia, delocutif, performative, surdelocutif

Largement inspiré par les textes de LARCHER (LARCHER, 1985), ce travail entend montrer que la notion de délocutif ne peut pas être restreinte à un rapport morphologique entre une locution de nature formulaire qui constitue une base et une forme verbale réduite, à la manière d'une homothétie, dérivée de la première. Il y a lieu de parler de délocutivité généralisée pour deux raisons. La première évidence revient à constater que la délocutivité est un rapport entre un sens descriptif et un sens performatif.

On considérera  $E_2$  comme un délocutif de  $E_1$  si l'on admet qu'il y a, dans la signification  $S_2$ , une allusion à des actes accomplis en énonçant  $E_1$  (employé avec la valeur  $S_1$ ), et si l'on pense en outre que cette allusion explique la dérivation conduisant à  $E_2$  à partir de  $E_1$  (je laisse de côté la question de savoir si cette dérivation est synchronique ou diachronique ; elle est sans doute à la fois l'un et l'autre). (DUCROT, 1980, p. 48)

L'illustration de ce premier cas consiste à reprendre l'exemple de la salutation dans une tout autre perspective que celle de BENVENISTE. Nous savons que BENVENISTE à qui l'on doit l'expression et la notion se contente d'un rapport morphologique entre un paradigme et son dérivé :

« Soit le verbe latin *salutare*, « saluer ». La formation en est limpide ; *salutare* dérive de *salus-tis* ; c'est donc, à strictement parler, un dénominatif en vertu d'une relation qui semble évidente. En réalité le rapport de *salutare* à *salus* exige une autre définition ; car le *salus* qui sert de base à *salutare* n'est pas le vocable *salus*, mais le souhait *salus* ! » (BENVENISTE, [1966] 1982, p. 277)

En clair, seul existe le mot « salut » qui fait partie d'une locution dont le but est de « souhaiter le salut ». La délocutivité de BENVENISTE est tout simplement la création du verbe « saluer ». Justement, là où le bât blesse, c'est que BENVENISTE accepte que la base locutionnaire accomplisse un acte de langage qui se trouve nié dans le dérivé délocutif. DUCROT apporte les éclaircissements dans le passage ci-dessus, en précisant que la forme E1 accomplit déjà des actes – généralisation de la performativité oblige – et ce sont ces actes qui repris par la forme E2.

Mais ici également, on oublie singulièrement que le salut possède une dimension religieuse et qu'il entre dans un rituel au cours duquel, le prêtre – dans un sens large et non pas seulement chrétien – officie en présentant des offrandes aux divinités dans un double but : c'est un contre-don en retour du don de la vie offerte par les divinités et en même temps c'est un don en anticipation dans une perspective de requête du maintien en vie. L'offrande réalise ce double mouvement de remerciement en retour et de remerciement anticipé.

La remarque qu'il faut pour rendre compte de la délocutivité du « salut » concerne le rapport entre les présents et le discours. Il faut entendre ici par « présent » l'immolation d'un animal de sacrifice, afin de donner à la divinité les meilleurs morceaux, et l'ambrosie. On ne peut déposer les présents sur l'autel sans un discours rituel qui en est le motif. La teneur de ce discours motif est une requête de « salut ».

Le salut est une notion foncièrement religieuse, il signifie à la fois délivrance du péché et des maux du monde comme la maladie ou les peines de quelque nature. Le salut libère du péché, ou de l'emprise du monde jugé mauvais. Il ne peut donc provenir que de la divinité sous réserve d'offrandes. De la sorte la première délocutivité du salut s'inscrit dans la logique du don et contre-don comme une logique de potlatch au point que la cérémonie qui vise à son obtention est comprise comme l'accomplissement du salut.

Autrement dit, accomplir le salut désigne l'activité rituelle du prêtre qui cherche à l'obtenir soit pour lui-même ou pour autrui. Il y a donc délocutivité à partir du moment où se crée le verbe « saluer » pour désigner l'activité strictement linguistique qui consiste à dire « je vous salue » dans une perspective de l'obtenir pour le destinataire de la parole. C'est ce dont témoigne la prière suivante qui a cours au sein de l'Église catholique :

Je vous salue Marie  
Je vous salue, Marie pleine de grâce  
Le Seigneur est avec vous  
Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus  
Le fruit de vos entrailles est béni  
Sainte Marie, Mère de Dieu  
Priez pour nous pauvres pécheurs  
Maintenant et à l'heure de notre mort  
Amen

Nous retrouvons en partie dans le verbe « saluer » de cette prière la délocutivité selon BENVENISTE, c'est-à-dire que ce verbe est dérivé de ce que l'on peut appeler des formules dans les rites d'accomplissement de la quête de salut. L'intérêt de cette prière tient au fait qu'en analyse de discours, elle se présente comme une expansion d'une matrice. Le noyau sémantique de la matrice est justement le verbe « saluer ».

La première expansion est la « grâce » définie dans la religion chrétienne comme une aide surnaturelle accordée par Dieu. La deuxième est la conjonction du Seigneur avec Marie. La troisième et la quatrième sont la bénédiction. Enfin, la demande de prière – à l'intérieure d'une prière – est une variation sur le même thème : c'est une quête de salut.

À la différence près qu'ici, il n'est plus question de présenter des offrandes, il suffit de faire l'énonciation du salut dans cette forme verbale. Du même coup, le verbe s'inscrit dans la définition du performatif primaire : accomplir ce qu'il signifie, moyennant les conditions d'énonciations requises.

En mettant en rapport la base de laquelle dérive l'emploi performatif, nous constatons – c'est cela l'apport de cette contribution – que l'on passe de la description d'un acte physique vers un acte linguistique qui justifie notre définition de la délocutivité comme la conversion d'un acte physique en acte linguistique. En effet, un observateur externe au rituel peut décrire le prêtre officiant comme en train de « faire le salut » ou en train de « faire la quête de salut ». Ce qui implique que l'on peut dire que « prêtre salue » en faisant des offrandes à la divinité.

Dès lors ce qui saute aux yeux, c'est que dans cette prière à Marie, c'est l'énonciation et seulement l'énonciation qui consiste à dire « je vous salue » qui sert à l'accomplissement du salut. Le motif est encore une logique de potlatch : en saluant Marie, on souhaite qu'elle obtienne le salut divin et en retour, elle peut prier pour le propre salut du saluant. C'est ce que signale clairement la séquence « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort », parce que le salut est une délivrance des péchés et des maux du monde.

Ces péchés et maux du monde tirent leur source de la transgression originaires de l'interdit de l'arbre aux fruits défendus. Ce qui revient à dire que le salut est nécessaire à tout le monde comme l'implique la définition de Marie comme l'« immaculée de la conception ».

Ce premier « salut » délocutif se place essentiellement au niveau de la transcendance verticale de laquelle s'ensuit une surdélocutivité. Cette surdélocutivité est la suppression de la transcendance verticale du salut. Le salut devient alors une simple marque de la

transcendance horizontale qui signale qu'aucun homme ne peut jamais se suffire à lui-même. Du verbe « saluer » dérive alors l'interjection « salut » pour souhaiter à son prochain de se maintenir en vie pour son utilité dans la société.

Cette surdélocutivité donne naissance à une autre quand dans les lettres administratives ou lettres personnelles, on écrit dans la formule de clause « mes salutations » comme accomplissement du salut à partir de « salut » en interjection. En écrivant « mes salutations » ou même dans version plus formelle en disant « je vous prie d'agréer mes salutations » on effectue la salutation qui rompt avec tout rapport avec la divinité et tout lien avec le sens de « maintien en vie » pour devenir une forme de politesse. À l'origine, on comprend qu'il est nécessaire de souhaiter le salut de quelqu'un dont on dépend, par la suite la surdélocutivité évoque des salutations pour être polie tout simplement, car ne pas souhaiter le salut au moment où il faut, risque d'être compris comme un souhait de déperdition.

De cette dernière forme de politesse dérive encore une autre forme de surdélocutivité qui emprunte la voie d'une sémiotique non linguistique. Pour mieux comprendre la portée de cette analyse de la dérivation délocutive à partir de la notion de politesse vers des sémiotiques non linguistiques, il nous faut ici préciser le mécanisme d'expansion d'une matrice sous la plume de RIFFATERRE :

Le modèle que je propose pour la réalisation lexicale du paragramme est donc l'expansion d'une matrice. (...) Au lieu donc de fragments de mots dispersés le long de la phrase, chacun d'eux enchâssé dans un mot de la phrase, nous avons des mots ou des groupes de mots, chacun d'eux enchâssé dans un syntagme dont la construction reflète et extériorise la configuration sémantique interne du mot noyau ou de la donnée sémantique que ce mot actualiserait. (RIFFATERRE, 1979, p. 78)

Cette remarque qui sert à RIFFATERRE a montré le fait que le texte poétique ou littéraire est une expansion d'une matrice. Deux cas peuvent se présenter, la matrice possède une existence lexicale, ou bien elle n'a d'existence que sémantique. C'est ce dernier cas qui va nous intéresser. Maintenant faisons la jonction avec la pragmatique pour l'illustrer.

Nous savons que dans un premier temps AUSTIN se réfère à des verbes performatifs pour une classification entre énoncé constatif et énoncé performatif. Puis dans un second temps, il s'est aperçu, notamment à partir des réflexions de son élève J.O. URMSON qu'il y a lieu de parler de performatif généralisé à tous les énoncés. Les énoncés qui se présentent sous forme de constatif affichent une performativité qu'actualise leur forme. C'est ainsi que dans (1) nous avons une actualisation d'une affirmation par sa forme :

### *1. La terre est ronde*

Avec (1), on parle alors de performatif implicite qui peut être rendu explicite par reconstruction du préfixe performatif comme dans (2) :

## 2. *J'affirme que la terre est ronde*

Pareillement, l'accomplissement d'une salutation comme politesse peut être implicite dans d'autres sémiotiques visuelles. La place de choix de cette nouvelle surdélocutivité revient au salut militaire. Le geste qui consiste à porter la main droite au niveau de la tempe, pomme ouverte vers le bas est l'accomplissement du salut.

Par la suite dans le domaine civil, pratiquement n'importe quel geste de la main au moment de la rencontre actualise la sémantique de la salutation. On peut également citer dans cette rubrique le hochement de tête, le chapeau ôté quelques secondes, le fait d'incliner en avant le buste, etc.

Il y a aussi l'émission sonore inanalysable comme *hi* en anglais. Pour les automobilistes, il a aussi les appels de phares ou les coups de klaxon qui actualisent la sémantique de la salutation, donc l'accomplissement de la salutation. Cette extension de la salutation vers des sémiotiques non linguistiques est une preuve qui milite en faveur de la délocutivité généralisée.

Il nous reste maintenant à justifier cette extension de l'accomplissement du salut dans des formes délocutives par dérivation successive. La première explication relève de la préservation de la face. La transcendance horizontale est toute dominée par la préservation de la face dont la première manifestation est la salutation. Il semble alors que faire l'impasse à la salutation est une faute grave qui fera perdre la face à son auteur. Dès lors tous les moyens sont bons pour accomplir la salutation.

La diversité des moyens qui s'inscrivent dans la délocutivité généralisée se justifie par la règle du détachement du sens que Benoît de CORNULIER a fait migrer de la logique mathématique vers la pragmatique. On peut comprendre la règle du détachement du sens comme une version sophistiquée de l'expansion d'une matrice.

En résumé, la règle du détachement du sens peut s'énoncer comme le fait que la conjonction d'un interprété à une interprétation impose l'interprétant, mais le fait qui mérite notre attention dans la généralisation de la délocutivité est la remarque suivante :

Le détachement du sens est donc un principe qui permet à un langage de s'incorporer n'importe quel élément nouveau comme signe de n'importe quelle valeur qu'on puisse déjà y exprimer. En ce sens, l'inventivité sémiologique est arbitraire, radicalement et totalement, dans la mesure où le détachement fort du sens a la force d'une règle. (CORNULIER, 1982, p. 134)

En reprenant l'expression formelle de cette règle, nous avons P comme interprété et la relation (P accomplit Q) l'interprétation, alors Q est l'interprétant. De cette manière toute sémiotique produit au moment de la première rencontre (ou de la séparation) accomplit la salutation. Renforce cette hypothèse la question de la préservation de la face dans la stratégie de séduction. Un garçon qui aborde une fille ne peut pas délibérément afficher son but, et parmi les stratégies prennent en première place la fonction métonymique du type :

### 3. *Votre robe est jolie*

Alors qu'il a fort à parier que si la fille lui abandonne sa robe, il sera bien embarrassé. Pareillement, on remarque que les buveurs sont récalcitrants à prononcer ce dont ils ont envie le plus. Ils se contentent de la fonction métonymique du type :

### 4. *Nous allons prendre un verre.*

C'est ainsi que dans le rapport transcendantal de l'office du salut, à cause de la distance incommensurable entre l'homme et la divinité, le mot « salut » vient à manquer au profit de son expansion sémantique qui est une série de souhaits qui satisfasse le désir humain. Notamment, ces souhaits consistent à prier la divinité d'écarter ce qui est nuisible à l'homme et de faire advenir ce qui lui est bon. L'énumération de ces événements prend une forme fixe qui donne un caractère rituel à la quête du salut.

Dès lors, la délocutivité du salut se comprend comme le fait de dire quelque chose qui actualise la sémantique du mot « salut ». C'est ainsi que s'enquérir de la santé de quelqu'un à la première rencontre revient à le saluer puisque c'est la santé qui est le premier facteur de maintien en vie. Il découle de la règle du détachement du sens que diverses formules énoncées au moment de la rencontre servent à accomplir la salutation qui relève du langage de la communion selon la classification de GOBARD (GOBARD, 1980) et non du langage de la communication. C'est ce qui rend possible la rupture isotopique dans les échanges de salutation.

En effet, quand quelqu'un répond à un « bonjour » par un autre « bonjour », il ne fait pas de l'écholalie, il communique. Pareillement, la réplique *Hello* à un *Hello* initial n'est pas faire de la tautologie. Il en est de même quand une interrogation est répondue par une autre interrogation dans le cadre de la salutation. Force est donc de noter que les divers bruits ou signes visuels produits au moment de la rencontre valent pour accomplissement d'une salutation comme souhait de maintien en vie.

C'est pourquoi, la question « Comment allez-vous ? » n'implique pas du tout une réponse descriptive de l'état de santé de la part du destinataire car il est compris comme l'accomplissement d'une salutation. Pareillement dire « bonjour » rompt avec sa base locutoire de souhaiter à quelqu'un d'avoir un bon jour, mais est seulement réduite à l'accomplissement d'une salutation. C'est ainsi que LARCHER nous fait la remarque suivante :

Moralité : les termes de «locution» et de «délocutif», introduits par Benveniste, ne sont pas exagérément heureux ; l'analogie-opposition des «délocutifs» avec les «dénommatifs» et autres «déverbatifs» l'est encore moins. Une «locution» peut être en fait un mot, un syntagme, une phrase. (LARCHER, 1985, p. 102)

En effet, ce préfixe « dé » annonce une négation de la signification du radical comme on le voit très bien dans le rapport entre « verrouiller » et « déverrouiller ». Autrement dit, un déverbatif est un verbe dérivé d'un autre verbe comme dans « faire » et « défaire » ; un

dénominateur, un verbe dérivé d'un nom comme dans « terrasse » et « terrasser ». Ce qui signifie que le délocutif est dérivé d'une locution.

La délocutivité généralisée est donc un mouvement qui rompt avec la définition morphologique de la locution au profit d'une définition fonctionnelle. C'est ce qu'atteste LARCHER dans le passage suivant :

Dire d'un mot ou d'un syntagme qu'il constitue une «locution» revient à dire que, sans avoir la structure d'une phrase, il n'en vaut pas moins pour une phrase entière ; inversement, dire d'une phrase qu'elle constitue une «locution» revient à dire qu'elle est une «formule», «sentie» comme un tout formant unité. Il n'y a donc pas de définition autre que fonctionnelle d'une «locution». Et il en va de même d'un «délocutif», qui peut être formé sur la totalité de la «locution» ou sur l'un de ses éléments; un mot peut être dérivé d'un autre (et notamment d'un nom) et avoir un sens «délocutif» ; à l'inverse, il peut être dérivé d'une base supérieure à une unité lexicale et ne pas être «délocutif». Là encore, ce n'est pas la forme de la base, mais sa fonction, qui fait le «délocutif». (Ibid.)

ANSCOMBRE (1979), justement nous apprend que des morphèmes complexes comme l'impératif peut être délocutif et cite des exemples parmi lesquels nous retenons « un rendez-vous ». ANSCOMBRE trouve inutile de présenter les raisons qui font de ses exemples un délocutif comme si cela allait de soi. Pourtant, il nous semble que c'est important car la délocutivité ici dérive d'un impératif un nom, ou plus précisément un syntème, dont la performativité et la morphologie sont identiques à la base.

Dire à quelqu'un « rendez-vous à tel ou tel endroit » c'est lui donner un ordre et par dérivation délocutive, dire à quelqu'un « nous avons *un rendez-vous* ce soir, ici même », c'est toujours lui signifier de venir à l'endroit défini à l'heure convenue, donc lui donner un ordre. Nous savons par ailleurs qu'affecter à un segment linguistique un déterminant, le plus souvent un article indéfini, a pour effet de convertir le segment en nom. Si de plus on constate que le nom ainsi obtenu a quelque chose à voir avec la valeur illocutoire de son segment de base, on peut conclure à une délocutivité.

Nous avons chez ANSCOMBRE moult exemples de ce genre comme « un laissez-passer » dont l'exhibition à un point de contrôle accomplit le même acte linguistique que l'impératif qui lui sert de base, avec la possibilité que les deux verbes soient absents du document qui n'en est que l'expansion sémantique. Par exemple, dans le document est écrit que le porteur en est autorisé à entrer dans la salle de correction des épreuves pour contrôle, avec bien entendu la signature de la personne habilitée à le faire.

Mais pour illustrer la délocutivité généralisée de ce genre, je voudrais prendre un exemple qui m'a toujours exercé une fascination en tant que phénomène linguistique. L'analyse qui en sera fournie est une hypothèse qui peut être infirmée ou confirmée par une approche diachronique qui exige beaucoup plus de moyen que j'en dispose. Il s'agit de ce que la grammaire appelle adverbe « oui ».



Le problème n'est pas de montrer la délocutivité de cette expression dans des exemples comme « un oui massif et franc ». Le rapport est le même entre écrire sur un portail « chien méchant » et « avertir qu'il y a un chien méchant dans le domaine ». « Chien méchant » semble n'être qu'une qualification – encore qu'une qualification est un acte de langage – mais en donnant cette information, les éventuels visiteurs sont avertis de ce qui peut arriver en cas d'effraction. Il en va de même pour « un oui massif et franc » ; c'est une qualification, mais ce faisant, on affirme son adhésion à ce qui a été proposé par l'interlocuteur. C'est d'ailleurs, ce rapport dialogique qui justifie sa classification dans la catégorie des adverbes.

Le problème consiste alors à démontrer que l'énonciation de « oui » est une conversion d'un acte physique en un acte strictement linguistique. Les verbes issus de l'emploi des cinq sens désignent des actes physiques sur le monde bien qu'ils n'impliquent pas beaucoup d'effort par rapport à l'emploi des autres parties du corps. Parmi ceux-ci, nous avons les verbes « entendre » et « ouïr ». « Entendre » au participe passé permet de donner son accord à une proposition. Si quelqu'un m'explique ce que je dois faire et que je lui réponde entendu, il ne s'agit plus de l'acte physique mais d'un délocutif qui montre mon assentiment. Il en va de même de « ouïr », sauf indication contraire. Ce qui milite en faveur de cette hypothèse est la trace de ce que l'on considère comme un archaïsme dans des exemples du type « Je l'ai appris par ouï-dire ».

On voit bien qu'il y a un rapport morphologique entre l'« ouïe », nom de l'organe qui permet l'action dérivée désignée par le verbe « ouïr ». On peut donc tenir le verbe comme un dérivé du nom dans le sens du délocutif défini par BENVENISTE : un simple rapport morphologique. Mais quand on énonce « oui » – participe passé du verbe – à la suite d'une proposition, on effectue le même acte linguistique que celui impliqué par dire « entendu » ; c'est-à-dire, donner son assentiment. Il s'agit bien d'un délocutif qui convertit un acte physique en un acte linguistique. Renforce cette position le maintien dans l'usage du participe passé adjectival « inouï » dans le langage.

Cependant, il faut noter que si l'illocutoire comme généralisation de la performativité à tous les énoncés, la délocutivité généralisée est de moindre portée. Elle ne signifie pas que toute dérivation est délocutive. De la même manière que l'illocutoire, pour être général, rompt avec le rapport morphologique pour nouer avec un rapport fonctionnel, sous le contrôle de la logique narrative, Cf. (RAKOTOMALALA, 2015) ici également, on s'aperçoit que la délocutivité généralisée ne peut convertir un acte physique en acte linguistique que sous une intelligibilité narrative. Il nous semble que c'est cette fonction de conversion qui donne la performativité à la délocutivité.

Pour attester de sa validité, nous allons prendre un exemple qui vient d'une langue en dehors de la famille indo-européenne. Il s'agit du malgache.

Dans la langue malgache, il n'y a pas de restriction morphologique dans le passage du nom vers le verbe, il suffit d'ajouter le préfixe *mi-* à la forme nominale (ou adjectivale). Ainsi du radical *trano* [maison] on obtient *miantrano* [se loger] qui désigne l'acte physique d'entrer

dans une maison pour le gîte et le couvert à ses propres frais. Il y a délocutivité quand individu vous prie de venir prendre chez lui le gîte et le couvert dans la mesure où il accomplit purement et simplement une invitation en disant *miantranoa raha mandalo* [venez chez moi quand vous passez (dans ma ville)].

Prenons encore un deuxième exemple. Le verbe *mandroso* désigne l'action d'avancer (dans la bonne direction) et s'oppose de la sorte à *mihemotra* qui signifie « reculer ». Mais quand on dit à quelqu'un *Mandrosoa raha mandalo* [avancez quand vous passez (dans ma ville)], on accomplit une invitation et non l'ordre d'avancer.

Un dernier exemple nous semble nécessaire pour asseoir la généralisation de la délocutivité dans le sens de la conversion.

On sait qu'en malgache, le *rary* désigne, dans le domaine de la vannerie, l'activité qui consiste à tisser ou à tresser des fibres végétales, le plus souvent des joncs, de manière à obtenir des objets comme la natte ou le panier. Ce nom *rary* peut donner naissance à deux dérivés verbaux. Le premier est *mandrary* qui désigne l'activité de tressage. Mais le second *mirary*, est délocutif car son énonciation sert accomplir le souhait à partir d'une analogie entre le destin du jonc qui devient un objet fort utile et le désir de voir le destin du destinataire de la parole de connaître une grande utilité sociale.

Certaines onomatopées peuvent aussi être à la base d'une délocutivité comme le souligne une analyse de Jean-Claude ANSCOMBRE (1982), mais ce qui va nous retenir est le cas du verbe « claquer ». ANSCOMBRE ne se prononce pas sur la délocutivité de ce verbe, il se contente de signaler que c'est un verbe dérivé d'une onomatopée (1982, p. 174). Effectivement, arrêter l'analyse à cette remarque fait de la dérivée une description du bruit par lexicalisation, de la même manière que nommer une chose est une lexicalisation.

De ce point de vue, l'onomatopée est une interjection en langue d'un bruit qui demeure dans son statut de bruit en tant que tel. Ce qui veut dire que l'onomatopée est un signe autonymique en dépit du fait que chaque langue crée une onomatopée différente, pour le même bruit, en fonction de ses règles phonologiques. En définitive, l'onomatopée est une citation de bruit.

La base de dérivation qui n'est pas délocutive est l'onomatopée « clac » qui représente une harmonie imitative d'un bruit sec, comme d'une porte qui se referme brusquement sous l'action d'un vent. Or, il se trouve qu'une personne qui ne supporte pas une discussion se lève et fait claquer la porte pour manifester son mécontentement. Mais on peut aussi, pour rester dans le politiquement correct, se lever discrètement et quitter la salle de discussion pour marquer son désaccord. C'est cela qui est appelé par « claquer la porte ».

Là encore la délocutivité montre qu'elle est une conversion d'un acte physique en un acte linguistique. C'est la même chose chez ALMEIDA (1997)

Il s'agit là d'un acte de langage à condition que l'on admette que toute sémiotique autre que linguistique est convertible en sémiotique linguistique mais l'inverse n'est pas vrai comme le souligne BENVENISTE (1981 [1974], p. 54).

Ce principe d'interprétation d'une sémiotique linguistique ou non est mis au goût du jour par Benoît de CORNULIER dans la notion du détachement du sens évoquée *supra*. En plus cette notion est un opérateur efficace de caractérisation de l'acte illocutoire. Nous allons l'illustrer immédiatement par un exemple. On peut intimer à un malotru l'ordre d'aller se promener sans ouvrir nullement la bouche mais en lui désignant la porte. Rappelons pour mémoire que la règle du détachement du sens stipule que la conjonction d'un interprété avec une interprétation implique ou signifie l'interprétant. C'est ainsi que désigner la porte suite à un comportement condamnable est associé à l'interprétant « sortez ». Cette conjonction impose donc l'interprétant « sortez ».

Cette analyse conforte l'hypothèse annoncée selon laquelle la dérivation délocutive est une conversion d'un acte physique en acte de langage.

Pareillement, le bruit que fait la souris d'ordinateur a pour harmonie imitative l'onomatopée « clic », celle-ci a donné naissance au verbe « cliquer » qui est délocutif parce que permettant d'accomplir la commande pointée par la souris en dépit du fait que sur les ordinateurs portables, la souris est remplacée par une touche feutrée qui ne fait aucun bruit.

Cette dernière remarque va nous permettre de franchir un nouveau pas dans la généralisation de la délocutivité. Ce n'est pas seulement une forme linguistique qui peut réaliser un délocutif mais également toute sémiotique.

Pour terminer, nous allons prendre une autre onomatopée, il s'agit de ce qui est noté dans les bandes dessinées par « aie ». ANSCOMBRE tente de faire dériver cette onomatopée à partir d'un verbe avec moult références dans les langues de la famille indo-européenne :

Si en effet *Aïe* peut être synchroniquement considéré comme ayant forme et fonction onomatopéiques, son origine purement onomatopéique ne nous paraît pas défendable. On lui oppose parfois une origine lexicale. *Aïe !* serait l'impératif du verbe ancien français « aider », impératif qui aurait donné par délocutivité formulaire une formule d'appel au secours, puis se serait désémantisé en un simple cri de douleur. Or les arguments en ce sens ne manquent pas. (ANSCOMBRE, 1982, pp. 176-177)

L'eurocentrisme est ici fourvoyant d'autant plus que la méthode avancée s'apparente plutôt à la philologie qu'à la linguistique car le cri *aïe* est une manifestation de la douleur. Sa production chez les humains est simultanée à la douleur subie. Ce qui veut dire que sa fonction primordiale est expressive et non communicative au même titre qu'une situation d'inconfort provoque chez l'enfant des cris sans que l'on puisse lui attribuer formellement une intention communicative.

De ce point de vue, ce cri est universel et ne peut pas être le privilège d'une ou plusieurs langues aux lignes isoglossiques communes comme le français, l'allemand et l'espagnol qui ont servi à ANSCOMBRE à attester de son origine lexicale d'abord. La preuve est que ce cri existe aussi en malgache qui est une langue complètement étrangère à la famille indo-européenne.

Ce qui implique que le cri n'est pas linguistique. Son interjection dans langue est une pure délocutivité. Conforte ce statut du cri comme épiphénomène physique la remarque suivante :

Les premières expressions vocales restent entièrement sous le signe de l'émotion. Elles sont provoquées par une influence que l'organisme subit de la part de quelque excitant externe et expriment immédiatement l'ébranlement que cet excitant lui communique. L'émotion se décharge dans le cri, dans l'exclamation de douleur ou de joie, mais elle persiste d'abord inchangée dans son essence propre, quand elle s'extériorise de cette manière. (CASSIRER, 1969, pp. 50-51)

De ce point de vue le cri *aie* est une citation de bruit selon le fonctionnement du signe autonymique. Mais quand, ce cri est interjeté dans le discours en dehors de toute pression d'une douleur physique pour exprimer une douleur morale à titre d'excuse, il est délocutif car il exprime la reconnaissance d'une faute et le regret de l'avoir commise comme l'atteste l'exemple suivant :

##### 5. *Aie, je l'ai oublié*

En malgache, cette onomatopée est transcrite sous la forme [ai] pour la bonne raison que la voyelle [ə] n'existe pas dans le système phonologique malgache. Dès lors, on peut mettre en avant le principe de l'harmonie vocalique qui guide les onomatopées. Les émotions fortes, comme la douleur, se présentent comme une tension qui cherche une issue de manière mécanique, c'est-à-dire, sans intervention de la conscience.

C'est ainsi que cette tension qui se fraye un passage commence par la voyelle [ɑ] qui est celle de la plus grande ouverture. Mais comme tout de suite, le besoin que cette perturbation forte de l'organisme cesse, le cri se prolonge par la voyelle la plus fermée qui est [i]. C'est ainsi que son interjection en langue est délocutive, mais le fait nouveau, elle a donné naissance à la surdélocutivité *mikaikaika*<sup>1</sup> pour dénommer l'activité linguistique de celui qui se plaint d'une situation inconfortable ou d'injustice à partir du fait que l'émotion forte se fraye un passage au dehors par le cri [ai].

De ce point de vue le verbe *mibitsika* est aussi une surdélocutivité qui dénote l'activité de chuchotement puisque pour chuchoter le son doit connaître la plus petite ouverture symbolisée par la voyelle [i].

---

<sup>1</sup> C'est duplication en malgache qui a une valeur d'insistance

Toliara, le 16 juillet 2014

## Travaux cités

- ANSCOMBRE, J.-C. (1979). Délocutivité benvenistienne, délocutivité généralisée et performativité. *Langue française*, 68-84.
- ANSCOMBRE, J.-C. (1982). Onomatopées, délocutivités et autres blablas. *Revue romane, Bind 20*, 170-206.
- BENVENISTE, E. ([1966] 1982). *Problèmes de linguistique générale,1*. Paris: Gallimard.
- BENVENISTE, E. (1981 [1974]). *Problèmes de linguistique générale,2*. Paris: Gallimard.
- CASSIRER, E. (1969). "Le langage et la construction du monde des objets". Dans J.-C. PARIENTE, *Essais sur le langage* (pp. 37-68). Paris: Les Editions du Minuit.
- CORNULIER, B. (1982). "Le détachement du sens" dans Les Actes de Discours, Communications,32. *Communications*, pp. 125-182.
- DUCROT, O. (1980). Analyses pragmatiques. Dans O. DUCROT, J.-C. ANSCOMBRE, B. CORNULIER, NEF, Frédéric, F. RECANATI, . . . J. VERSCHUEREN, *Les Actes du discours* (pp. 11-60). Paris: Larousse.
- GOBARD, H. (1980). Diglossie ou tétraglossie, tétragenèse du langage. Dans B. GARDIN, & J.-B. MARCELLESI, *Sociolinguistique, Approches, Théories, Pratiques* (pp. 191-195). Paris: PUF.
- LARCHER, P. (1985). Vous avez dit "délocutif"? *Langages*, 80, pp. 99-124.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2015, Décembre 2). *Illocutoire et narrativité*. Récupéré sur Archives ouvertes: HAL 01236690
- RIFFATERRE, M. (1979). *La Production du texte*. Paris: Seuil.